



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N° 22 JANVIER 1961

Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE

(suite)



Beeswax



CHAPITRE XII

Le 25 août de la même année, nous nous rendons en forêt des Cartes, à 13 kilomètres de Gençay, située sur les communes de Saint-Laurent, Brion et Bouresse, forêt très vive en chevreuils. Nous y arrivons dès le jour, nous commençons notre quête vers Rançanne, et ensuite la Montelle, de jeunes chiens font bondir quelques chevreuils, mais sont vite arrêtés; nous continuons à fouler à la billebaude, et finissons par mettre sur pied un loup, au milieu de la forêt. Surpris dans sa quiétude il semble ne pas se décider à quitter les fourrés, il se fait battre dans toutes les grandes enceintes; la forêt est admirablement percée par de larges allées en damier, très facile à suivre sauf dans la partie nord-ouest, où de grandes étendues de brandes, appartenant à des riverains, sont mal percées et n'offrent que des chemins de coupes envahis par la bruyère. Enfin l'animal semble vouloir prendre un parti, fait une tentative en plaine vers Saint-Laurent, mais presque aussitôt fait demi-tour, passe à Touche-Neuve, à Villemble, revient à la Charprée, puis à Boutargent et Bois-Prieur, remonte alors vers les grands bois du Fairoux, les traverse et gagne les interminables étendues de brandes s'étendant des « Forêts » aux Chatelliers de Bouresse, mais la chaleur devient étouffante, la voie s'efface en même temps que les chiens sont pris de chaleur et se traînent la langue pendante. Nous nous rendons compte qu'il n'y a plus qu'à arrêter et à retraiter. Il fallait être audacieux pour entreprendre des sorties en plein mois d'août par un soleil cuisant; la passion fait faire tellement de choses, qu'elle excuse tout. Du reste, cela endurcissait les chiens.

C'est pour cela qu'après des sorties en septembre peu nombreuses, à cause de l'ouverture à tir, dès le 4 octobre, prévenus que l'on voyait tous les jours des loups aux abords de la forêt des Coussières (près Anche), nous partons à 3 heures du matin, car le temps était encore chaud et la terre très sèche, mais il fait ce matin-là un brouillard très épais. Nous rentrons en forêt par la route de Gençay-Anche, après 9 kilomètres de parcours pour y arriver. Nous faisons l'enceinte touchant la route sans rien trouver, puis en abordant une coupe d'une quinzaine d'années, quelques chiens se récrient, puis presque aussitôt, une grande louve est sur pied; nous la voyons passer une fausse allée s'en allant d'assurance sans paraître s'émouvoir. Elle se fait battre un peu dans une nouvelle enceinte avant de se décider à filer plus loin, enfin elle traverse vivement toute la forêt, va vers les bois de Fonssalmois, retourne ensuite par la Motte-de-Ganne, puis sans doute craignant pour sa famille, elle retourne comme un lièvre à son lancer, et là, se fait battre comme un lapin; ne parvenant pas à se débarrasser des chiens, elle fait une deuxième piquée. Cette fois elle fait un semblant de débucher vers le « Cèdre », la propriété de M. Lafarge, et retourne en forêt près d'Anche; alors elle change de tactique, et prend un moyen de défense terrible, elle se laisse aborder par les chiens de tête, les entraîne dans de grands fourrés, où nous ne pouvons les soutenir, et là elle s'arrête et saute sur le premier qui se présente, mais heureusement tous les chiens arrivent groupés, et comme ils sont courageux, ils ne lui donnent pas le temps de commettre son crime; et ainsi tous les 5 ou 600 mètres recommencent les mêmes batailles et on entend nettement les cris de douleur des chiens mordus. Nous comprenons vite son système, évidemment elle a eu sa portée là, ses jeunes s'y trouvent, elle ne veut pas les quitter, et pour les protéger elle veut supprimer le danger pour eux en étranglant les chiens. J'avais entendu raconter des faits de ce genre, mais je ne croyais pas voir cette manœuvre exécutée devant mes chiens. Dans ces conditions, dès que cela est possible nous nous mettons, malgré les difficultés, résolument à la queue des chiens, et en les encou-

rageant par nos sons de trompe et nos cris nous espérons faire fuir la louve; malgré cela elle continue son manège et quelquefois à vingt pas de nous, nous entendons les chiens l'aboyer, et ce n'est qu'en accélérant notre marche vers eux et en faisant beaucoup de tapage que nous parvenons à éviter des pertes; successivement malgré notre activité accrue les chiens : « Qui-Vive », « Quasimodo » et « Caïa » reviennent aux chevaux avec de nombreuses morsures. Voyant qu'elle ne réussit pas ainsi, elle prend les devants et essaie le coup classique de prendre les retardataires; heureusement les chiens forment un lot compact, mais tout de même elle réussit à nous prendre et à tuer un grand fox-terrier : « Sidi », très brave et chasseur qui, d'une extrême vigueur, nous suivait toujours dans nos chasses; en entendant ses cris de douleur, nous allons vers lui: trop tard, nous ne voyons que son cadavre pantelant, égorgé par la gueuse. Désolés par la perte de ce pauvre chien, que nous aimions bien, et craignant tout de même de nouvelles représailles, car les chevaux dans ces épais fourrés n'avançaient pas assez vite pour garder le contact, nous arrêtons les chiens après quatre heures d'une chasse très dure tout le temps sans quitter les plus épais fourrés et dangereuse au possible. Mais nous nous promettons de venger sérieusement ce malheureux « Sidi ».

Le temps nécessaire aux soins à donner aux chiens qui avaient été blessés par cette satanée louve, et leur rétablissement, nous avaient simplement permis de faire quelques sorties de prospection de différents côtés. Puis un jour vers le milieu d'octobre, je reçois la visite de M. Jacques de la Martinière, propriétaire aux Rouzelières, commune de Gizay, qui venait me prévenir que les métayers de sa ferme de la Sicardièrre voyaient presque chaque jour un loup qui venait rôder près des étables; il me demandait d'y aller le plus tôt possible. Ce renseignement me réjouissait, et le jour fut pris pour le lendemain matin vers 9 heures dans les bois des Rouzelières, en face de la ferme de la Couplière. En effet le jour indiqué, nous partons par une pluie diluvienne, mais j'ajoute qu'un rendez-vous pris est chose sacrée et le temps aussi exécrationnel qu'il soit ne m'a jamais arrêté, même en pensée,

mais je maugréais en dedans, car dans ces conditions un lancer était bien problématique. Nous faisons au petit pas les 5 ou 6 kilomètres qui nous séparaient du rendez-vous, les caoutchoucs ruisselants. Mais pour une fois le grand Saint Hubert me protégea très largement; c'est la seule fois où dans mes courres sur loups, j'ai eu l'inespérée chance par un temps affreux de pluie battante, d'avoir un lancer non seulement sans un rapprocher, ni même une voie chaude, mais sur un animal vu par corps. En effet après une attente du fameux quart d'heure de grâce, ne voyant personne au rendez-vous et me rendant bien à l'évidence que M. de la Martinière et ses gens ne pouvaient croire que j'étais assez fanatique pour sortir par un temps pareil, je me décidai à aller vers les bois, en prenant un champ non cultivé qui montait en pente douce vers la lisière. A peine arrivé à l'entrée du champ, entouré par les chiens, j'ai la fabuleuse surprise de voir le loup venant de la plaine et rentrant au bois à 200 mètres de moi; je n'en croyais pas mes yeux, c'était inespéré. Mais j'avais déjà trop d'expérience pour manifester ma joie intérieure en criant et en galopant derrière l'animal qui, du reste, ne m'avait ni vu ni deviné. Au contraire, bien que frémissant en dedans, je mis mon cheval à un bon pas dans la direction sans exciter les chiens, pour ne pas les affoler et les faire s'emballer. En arrivant à 100 mètres de l'endroit où le loup rentrait au bois, je les appuyai calmement comme si de rien n'était, mais en les alertant légèrement, par le son de ma voix plus impérative. A 50 mètres quelques chiens éventent et tous en ont connaissance presque en même temps, l'air leur apportant les effluves, ils partent d'un jet et se récrient à pleine gorge, avec la musique que vous devinez; les bois étaient ruisselants d'eau, malgré cela les chiens volaient derrière l'animal d'un train ultra-rapide, tellement vite que le loup après avoir traversé deux fois la largeur des bois situés à gauche et à droite de la route Saint-Maurice-Vernon, reprend les bois pour revenir prendre la plaine et débucher vers la ferme. Comme nous sortions, les hommes de M. de la Martinière arrivaient, ayant entendu les chiens, trop tard, Dieu merci! pour tuer le loup dès l'attaque. Voyant la

chasse s'en aller grand train vers les bois de Nansart, ils rentrent chez eux, car la pluie redoublait à ce moment-là; nous suivions à galop de course et favorisés par le vent qui nous apportait le beau récri des chiens, qui nous entraînaient sans coup férir à leur suite. Avant d'arriver à la propriété des Brousses, deux domestiques de ferme, sortis avec leur fusil, envoient chacun deux cartouches dans la direction de l'animal, mais à une distance telle que les plombs n'ont même pas été jusqu'à lui. Ce qu'il y avait de terrible pour un veneur courant des loups, c'est qu'en cours de débucher, s'il se trouvait à passer à portée de chasseurs, ceux-ci n'hésitaient pas à le tirer, mais généralement trop loin, ou trop tremblant, pour l'abattre. Ce jour-là, particulièrement, à cause du mauvais temps, les fermiers étaient dans leurs bâtiments et entendant la chasse et sachant qu'à cette époque je ne chassais exclusivement que le loup, se précipitaient vite au-devant avec leurs flingots. C'est ainsi qu'avant d'aborder les bois de Fontaigre de l'autre côté de la route Civray-Poitiers, nous entendons encore deux coups de fusil. La menée était si enivrante qu'en dedans de nous nous déplorions ces coups de fusils, susceptibles d'abrégier un beau débucher; mais en arrivant près des tireurs, ceux-là nous disent franchement qu'ils ne pouvaient l'avoir atteint, du reste il n'avait rien accusé et rentrait de son train assuré dans le grand gaulis du côté de Bois-Termes, avant de se faufiler dans Fontaigre proprement dit. Les chiens continuaient leur course sans un balancer, c'était passionnant parce que nous arrivions à être tout le temps avec les chiens, les chemins nombreux au milieu des fourrés permettant aux chevaux de ne pas ralentir leur allure. Heureusement que toute la tension était au maximum, et faisait oublier que, comme dit la chanson : « pendant ce temps la pluie tombait, tombait »...

La traversée des bois de Fontaigre fut affaire de peu de temps, il passa à la Grange à Tainquant, et s'embarqua vers les bois Marrot, qu'il ne fit qu'effleurer, reprit la plaine et aborda la route Marnay-Château-Larcher, à l'endroit classique où tous les grands animaux débouchant passent, c'est-à-dire dans les coteaux de Rochollet, vaste

cirque de coteaux boisés qui dominant à pic la rivière, la Clouère, et qui embrasse toute la vallée d'Ablet avec un bel horizon : à gauche le coquet bourg de Marnay, à droite le beau château de Maugue à la famille de la Debuterie, vaste construction entourée de prairies et de bois. Mais si les animaux et les chiens s'accommodent aisément de la traversée de ces coteaux abrupts et du passage de la rivière, pour les cavaliers il en va tout autrement ; il est impossible de descendre ces coteaux à cheval, et la rivière n'offre pas de gué à cet endroit. Force nous fut donc de contourner les maudits coteaux et d'aller chercher un gué, mauvais gué qu'il faut bien connaître pour ne pas s'enliser ou tomber dans une de ces fosses très profondes qui sont légion dans la Clouère. Mais en arrivant près du gué, un habitant d'un village voisin nous indiqua la seule et bonne manière de suivre le gué. Sortis de ce mauvais pas, nous avions perdu un peu de temps, on entendait les chiens encore dans le taillis de Maugue. Nous coupons au court, car je me doutais de sa refuite probable ; en effet, prenant une petite route qui va d'Ablet à la Robinerie, nous avons la chance, comme je l'avais prévu, de voir les chiens arriver dans notre direction, nous les voyons sauter la route et se diriger vers les bois de Réau, massif de bois qui jalonne le débucher vers la forêt des Coussières, qui est un coin rêvé pour tous les grands animaux. La connaissance des habitudes des animaux qui de tout temps suivent une ligne qui semble leur avoir été léguée par toute leur ascendance, nous facilite beaucoup, pour ne pas se perdre dans ces débuchers ultrarapides. Ces mauvais fourrés des bois de Réau sont passés sans un balancer, et nous abordons enfin les énormes et inextricables enceintes des Coussières. Malheureusement, à peine avons-nous traversé quelques parties des taillis, que la pluie qui n'avait cessé de tomber s'accroît, accompagnée de coups de tonnerre, d'éclairs se succédant sans arrêt, faisant présager le pire ; le col relevé de nos caoutchoucs n'avait guère protégé notre corps recevant l'eau depuis le matin ; on avait beau se pencher vers l'encolure du cheval, on était immergé ; puis l'ouragan s'abattit en tempête, les chevaux n'avançaient plus que

mal, et les chiens, sous la violence des rafales de pluie, s'arrêtèrent les uns après les autres, cherchant à s'abriter près de nous. Lorsque le tonnerre cessa, la pluie ne s'arrêtant pas de tomber, nous cherchions à nous mettre derrière de gros troncs de chênes pour ne pas être trop cinglés. Au bout d'une demi-heure, il y eut une légère accalmie, on essaya de reprendre la voie, mais après de nombreuses tentatives sur les grands devant, nous fûmes obligés d'abandonner, furieux, après un si joli parcours, que le temps abominable nous ait contraints de laisser aller cet animal.

C'est bien la chasse la plus dure que nous ayons faite, à cause de la pluie qui n'avait cessé de tomber à flots depuis l'attaque, pour finir sous une bourrasque épouvantable. Il est vraisemblable que le loup avait continué à filer en avant et il est naturel qu'après le long arrêt derrière nos semblants d'abris, la voie après cette tornade n'existait plus; il fallut bien se rendre à l'évidence et retraiter une fois de plus, résignés à attendre un jour meilleur.

Après quelques sorties sans histoire, nous allons attaquer à nouveau aux Coussières où la présence de la louve qui nous avait tué le fox « Sidi » était signalée par de nombreux larcins, et on voyait des louvards déjà grands comme leur mère. Aussi un beau jour de début de novembre, le 8, nous faisons les 9 kilomètres qui nous séparent de la forêt, nous allons directement sur la route qui part du carrefour Champagne-Vivonne, et qui va vers Anche. Je connaissais très bien les enceintes de très grands taillis où la vieille louve avait fait sa portée, et qu'elle continuait à fréquenter encore; après quelques jours d'absence à marauder au loin, elle revenait dans ces bois qu'elle aimait tant. Mais la retrouverions-nous ce jour-là? Nous en courions le risque, étant convaincus que nous pourrions tomber sur un des louvards.

Dès que les chiens furent mis en quête, il se révéla que nous ne ferions pas buisson creux, car presque aussitôt, tous les chiens prirent gaiement une voie qui, sans être fumante, paraissait excellente; un joli rapprocher par tous les chiens nous fit traverser une enceinte d'une

dizaine d'hectares, puis sans marquer d'arrêt, les chiens bien ameutés prennent un chemin, le suivent pendant quelque 100 mètres et sautent à gauche dans un lot de brandes épineuses avec de mauvaises cépées de chênes; la voie s'échauffe en s'enfonçant dans les fourrés, puis ce que nous attendions arriva enfin, un beau récri puissant sur un animal mis debout. La divine griserie qui donne des ailes aux chevaux et fait entourer tous les quartiers de bois à train de course, tant que l'on peut se maintenir près des chiens! Mais il arrive toujours un moment où un changement de direction fait perdre quelques minutes, et où on est obligé de raisonner pour savoir de quel côté se diriger pour entendre la menée des chiens et ne pas être définitivement semé. Car il y a certaines ondulations de terrain suffisamment accentuées pour rendre la forêt subitement sourde et difficile à suivre. Malgré tout, les chemins, les refuites nous étaient si familiers, que l'on arrivait toujours à rejoindre la chasse. Il y avait tout de même un endroit particulièrement difficile, du côté des fermes de M. de Bourleuf, et notamment vers la Rivaudière où il y a des coteaux boisés assez vastes et qui longent la rivière, le Clain; il y a de petites vallées qui interceptent le son, et il faut vraiment bien connaître ces parages pour ne pas rester en panne. Le loup qui avait pris la forêt dans toute sa longueur en direction de Voulon, nous laissa hésitants à la Rivaudière car nous n'entendions absolument plus rien; mais continuant à suivre un chemin parallèle à ces coteaux, nous eûmes la chance d'apercevoir assez loin les chiens remonter les pentes et prendre la plaine pour revenir en forêt vers la Motte-de-Ganne. Nous nous précipitons vers cette direction et prenons une route qui traverse les bois et nous fait nous trouver au-devant des chiens, qui reprennent la succession de bois qui va vers Bois-Coursier, passe par la plaine qui va au Bouchaud, rentre aux bois de Réau, en sort, passe à Romegoux et retourne en forêt par Bois-Brunet. Pendant cette randonnée, M. Lecointre, de Bourleuf, et des fermiers étaient venus avec des fusils, car c'était eux qui, comme riverains, payaient le plus lourd tribut à cette famille de grands déprédateurs.

Il y avait plus d'une heure et demie que nous courrions la louve, car c'était elle qui faisait à quelque chose près, sa chasse de l'autre jour. Mais avec son instinct et son odorat, elle évitait toujours les tireurs et changeait de direction à toutes les fois qu'elle sentait une embuscade. Bref, après un courre dans tous les sens et tous les recoins de la forêt et des bois environnants, elle finit par buter dans un tireur dissimulé à bon vent qui la tira dans de bonnes conditions, et l'étendit raide de son premier coup de fusil. Rien à dire : il avait défendu son bétail et ceux du voisinage. Il était radieux, car c'est évidemment, pour un chasseur qui n'est pas veneur, un très beau coup de fusil. Nous nous consolions car elle avait fait une chasse de près de quatre heures et « Sidi » était vengé ; nous songions qu'elle avait laissé une progéniture qui pouvait nous fournir de bien jolies chasses.

En effet deux jours après, sur de nouvelles plaintes des riverains, nous retournions aux Coussières, et presque dans les mêmes cantons de la forêt, après une quête dans de mauvaises conditions par très grand vent et petite pluie, les chiens attaquent un grand louvard qui se fait admirablement chasser car les chiens bien en curée, si j'ose dire, volaient sur la voie et l'animal prenait peu d'avance ; il se défend au mieux de ses moyens dans tous les quartiers des bois qui lui sont familiers, et heureusement se décantonne un peu, se tenant toujours en dehors des quelques tireurs du voisinage. Nous nous réjouissons de n'avoir pas la crainte d'entendre un coup de fusil malencontreux, car nous savons qu'avec la fougue et l'endurance des chiens, ce louvard ne peut échapper. En effet, pendant une heure il est bousculé d'un train vertigineux, il passe à la ferme Neuve, va vers le Clain entre Fonssalmois et Anche, remonte par les coteaux vers le Plessis, puis au Champ-à-la-Dame, rentre en forêt et pendant une demi-heure se fait battre dans l'enceinte dite : Vallée de Taurus ; puis c'est l'hallali courant et le louvard épuisé est mis bas près du carrefour du Grand-Pas des Coussières, après une heure quarante de très belle chasse. Nous sommes rayonnants de plaisir et les riverains aussi puisqu'il y a un résultat tangible, pour eux c'est l'essentiel.

Sur ces succès nous changeons de région et faisons quelques sorties, nous contentant de rapprochers difficiles et d'attaques tardives, sans rien de spécial.

Le 12 décembre 1909, par une belle journée d'hiver comme on en trouve quelquefois, temps sec, sans grand vent, les chiens sortent du chenil à 9 heures et font au petit pas derrière les chevaux les 5 kilomètres qui les séparent du rendez-vous. A 10 heures, les chiens sont découplés vers la ferme des Renardières. Presque aussitôt, le chien « Mohican », remarquable rapprocheur, se met à fouailler sur un chemin longeant la ferme; bientôt tous les chiens en reconnaissent, mais en s'appliquant, car la voie est de hautes-erres, et de plus les abords de la ferme ont été piétinés par tous les troupeaux; néanmoins c'est une indication précise, et le travail ardu des rapprocheurs « Gençay », « Noctambule » et « Quiproquo » arrive à donner la direction prise par l'animal, qui quitte le chemin, saute dans les champs, fait une partie de sa nuit en un mot. Il passe à la ferme du Neda, commune de Champagne, contourne les bâtiments, la bergerie, puis traverse successivement deux boqueteaux et s'en va au village de Tampenoux, fait encore là des investigations autour des bâtiments, des étables (le rapprocher est très pénible, avance avec peine car la direction change à chaque instant). C'est encore « Mohican » qui dans ce village s'est le plus récrié suivant la voie, criant même sur un énorme tas de fumier séparant une bergerie d'une étable à bœufs. Étant arrivé à sortir de ces difficultés dans les rues du village, la voie s'emmène un peu mieux à travers chemins et champs, se dirigeant vers les bois dits : Talles de Boismorin; il y a exactement une heure que l'on rapproche en abordant ces taillis. Après une hésitation les chiens trouvent la rentrée au bois, puis donnent assez chaudement, mais quelque mètres plus loin ils s'arrêtent à crac. Après un certain moment d'attente les voilà qui reviennent successivement aux chevaux...

On croit à une fausse rentrée. Après avoir tâté de toutes les possibilités de continuation de la voie dans différentes directions, les chiens allaient être dirigés vers de grands

devants lorsqu'on s'aperçoit qu'il en manquait un; seul le célèbre « Gençay » était resté au bois et au moment précis où l'on prenait la décision de chercher ailleurs, on entendait à l'autre extrémité retentir sa belle gorge de chien qui n'a jamais menti, cette voix autoritaire et entraînante que tous connaissaient bien, veneurs et chiens. A ce coup de gueule prometteur en succèdent d'autres répétés avec un tel entrain, qu'il ne fait de doute pour personne que le loup vient d'être lancé.

Il est 11 h. 20...

Les chiens rallient, et c'est la musique enivrante sur la voie fumante. Quelques tours dans les bois pour se rendre compte à qui il a affaire, et le loup débuche devant les veneurs, prenant les champs vers Ferabœuf, suivi de près par les chiens qui marchent d'un train fou. La voie est excellente, les chiens archi-entraînés et en condition. Les cavaliers ont peu le temps de discourir et malgré le train rapide des « pur-sang » on voit la chasse disparaître et on n'a plus que les oreilles pour ne pas perdre la direction prise. Sans arrêt, sans balancé, le loup s'en va vers la forêt des Coussières, puis gêné par des charretiers il fait un brusque crochet par Bois-Brunet, revient vers le Neda, les bois de la Fraudière. Les veneurs suivaient sous le vent, connaissant admirablement le pays. Ils n'entendaient plus que faiblement la chasse, mais leur bonne étoile aidant, l'animal revient vers le bois de la Cour Demière où ils écoutaient anxieusement... Le loup sort du bois à 200 mètres d'eux, au moment où les chiens rentraient dans le boqueteau. Alors de ce train infernal qui ne donne pas le temps de souffler, il passe en dessous de Champagne-Saint-Hilaire, s'embarque dans ces immenses brandes et landes qui sont entre Champagne et La Ferrière, passe à Château-Ringuet près du village des Brousses, va vers la rivière le Clain au moulin de la Pierrerie avec une pointe vers Civray, revient sur Sommières, va vers un petit bois entre le Charbon-Blanc et les Brousses. A ce moment précis les veneurs que ce retour vers les Brousses avait favorisés, se trouvaient sur la grande route de Poitiers-Civray.

Le loup était arrêté dans le bois, situé sur un sommet; ils

le voient sortir et venir droit sur eux, sauter la route à 50 mètres et se donner à vue à « Réjane » qui, quoique très vite, avait été semée pour une cause inconnue, bientôt rattrapée par « Maraudeur » (50 % de loup) suivi de près par le reste des chiens. Tous volaient littéralement sur la voie : c'était superbe ! Le loup fuyant à toutes jambes, « Réjane » et « Maraudeur » luttant de vitesse pour le rattraper.

« Maraudeur » dont les moyens étaient presque à égalité allait l'aborder en face l'ancienne tuilerie de Bel-Air, mais là s'étendent d'immenses brandes, avec sur le bord d'anciennes marnières assez vastes et profondes, remplies d'eau l'hiver. Affolé, le loup s'y précipite, presque en même temps les deux chiens de tête : tous nageant. Mais l'animal sort de l'eau avec quelques mètres d'avance, pénètre dans les épais fourrés de brandes, d'ajoncs, d'épines qui lui permettent de reprendre un peu d'avance.

Ce massif de fourrés de Bel-Air est traversé très vite. En arrivant à la petite route qui va du village du Sorbier à celui de Bernay, avant d'entrer dans le bois de la Montrée (bois à loups de temps immémorial), le gros des chiens avait rattrapé la tête et tous passent bien groupés pour pénétrer dans les enceintes inextricables de la Montrée. L'animal qui avait trois heures de course à un train désordonné, semble manifester de la fatigue ; il le prouva en se faisant battre dans les endroits les plus fourrés sans vouloir en sortir. On pouvait craindre qu'après un pareil débucher en plaine les chiens ne se rebutent au piquant ou que le loup s'arrête au plus épais pour livrer bataille et tuer quelques chiens (ce qui était arrivé avec une vieille louve en forêt des Coussières). Aussi les veneurs décident de suivre les chiens le plus près possible et de les soutenir au besoin. On sonne des « bien aller » sans arrêt pour impressionner l'animal qui comme on sait n'aime pas la trompe. Après trois quarts d'heure de ce manège épuisant, les chevaux éprouvent les plus grandes difficultés pour se tirer du fourré. Ne pouvant avancer, les jambes prises dans les lianes et les épines, ils se matent, ruent, bondissent à désarçonner le meilleur cavalier. Mais poussés par cette

ténacité, cette volonté du veneur qui est entraîné par une menée passionnante, tous arrivent à sortir des obstacles et le loup, voyant qu'il ne peut échapper à cette acharnée poursuite, finit par quitter la Montrée. Il est de plus en plus affolé et sa lassitude s'accroît. Il reprend la plaine, passe dans les bois de la Coudraie, vers les boqueteaux du Sorbier, de la Ferrière, vient passer à Vieil-Airoux puis, avant de rentrer dans les bois des Pignolet, traverse un énorme champ de choux. Au milieu, les chiens qui avaient repris leur train d'enfer, s'arrêtent quelques secondes. Les veneurs qui suivaient un chemin parallèle au champ y pénètrent pour voir ce qui s'y passe.

Arrivant près des chiens ils aperçoivent le loup aplati contre le sol entre deux rangées de choux, mais entendant les chevaux il bondit devant les chiens qui le poussent d'une telle façon que tout disparaît en un clin d'œil. Les cavaliers excités (on le serait à moins) s'en vont d'un train de course sans pouvoir aborder la chasse.

Encore un temps d'arrêt dans les bois du Vieil-Airoux, relancer à nouveau à vue. Le doute n'est plus permis : l'animal a son compte. Il a quatre heures quinze de chasse... à une allure express.

A partir de ce moment cela devient vertigineux, et pendant une heure et demie ce fut fou : le bois du Pontet-Châteaugarnier, le Minerai, le Brisard, l'étang du Pontet sont parcourus en bolide. Mais les dernières vingt minutes les chiens s'échelonnent, visiblement hors d'haleine et rendus. Les cavaliers aussi, les uns comme les autres, de 100 mètres en 100 mètres s'arrêtent et suivent au pas. Le dernier kilomètre fut indescriptible et émotionnant au possible.

Les chiens les plus vigoureux s'étaient épuisés dans les derniers à vue en donnant plus qu'ils ne pouvaient. Se relayant successivement, suivant au petit trot ou au pas, les cavaliers aux montures plus qu'essoufflées sont contraints de les mettre également au pas.

Tout seul avec mon cheval « Bayard », justement célèbre pour son endurance, je peux encore me maintenir près de la chasse. Finalement il ne reste plus avec nous

que le chien « Mohican »... et le loup !... Le loup à 200 mètres au trot en avant... le chien « Mohican » à 100 mètres derrière et à 10 mètres encore le maître d'Équipage.

Le loup passe du trot au pas. De même, conservant les distances, « Mohican » prend le pas et « Bayard » tremblant sur ses quatre pattes s'arrête... Son cavalier met pied à terre et prend le pas de gymnastique en voyant le loup et le chien épuisés disparaître au bout du champ derrière un buisson... Arrivant à cet endroit et regardant en avant il ne voit plus rien...

Une minute d'inquiétude !... Ses yeux découvrent enfin dans le fond du fossé, pêle-mêle, le loup et le chien qui à bout de force avaient roulé ensemble sans pouvoir se relever.

Le cheval resté à 100 mètres de là n'avait pas bougé.

Au moment où le maître d'Équipage le portait au travers de la selle, le loup rendit son dernier soupir.

Après cinq heures vingt d'une course mémorable. C'était un triomphe pour l'Équipage ! Jamais les veneurs n'avaient vu une chasse menée d'un tel train.

Fait très rare dans les annales de la vénerie, ce vieux loup avait été loyalement forcé.

Les autres veneurs rejoignirent au moment où je revenais suivi de « Mohican » qui avait repris assez de vigueur pour retraiter. Les autres chiens arrivant en queue sur la voie furent repris le long du chemin de retour.

VENEURS PRÉSENTS

M. J. Bost-Lamondie, maître d'Équipage, monté sur le cheval « Bayard », issu de pur-sang.

M. Henri Lavergne, monté sur le cheval « Gilbert », pur-sang anglais.

M. Alfred Cirotteau, monté sur le cheval « Vol-au-vent », pur-sang anglais.

Chiens ayant pris part à cette chasse : Mohican, Réjane, Quasimodo, Wagram, Noctambule, Gençay, Olor, Quiproquo, Quenotte, Chambertin, Quarantaine, Maraudeur (50 % loup), Rasta (50 % loup), Royale III, Flambeau.

(A suivre.)